

Chapitre I

— Nom d'un chien ! Déjà sept heures et demie !? Zut ! Encore en retard ! Qu'est-ce qui t'a pris d'aller l'embrasser ? Avant un oral ? Pas d'autres choix que de prendre un taxi... Pourvu que tu en trouves un rapidement, sinon tu risques de le regretter toute ta vie.

J'entends déjà sa voix d'ici : « Je suppose que tu as encore une excellente explication à me donner ! Quand on n'a dans la vie qu'à se préoccuper de ses études, alors que moi, blablabbli, blablabbli... ! Comment peut-on oublier le jour et l'heure d'un examen ?! Je me demande parfois si tu ne le fais pas exprès... ! »

— C'est à cause de Mamy, elle ne voulait pas me laisser partir... !

Pas crédible, et pourtant...

Le mois de juin s'étirait mollement. Le fond de l'air était doux, que colportait un vent flânant sur les quais de la Seine. Pourrait-il arriver à Tolbiac en moins d'une demi-heure ?

La chance sembla lui sourire. Il fit un signe de la main à la lourde Volvo qui roulait dans sa direction, exhibant la lumière accrochée au panonceau « Taxi » dressé sur son toit, laquelle se rangea sur le bas-côté. Fabien en ouvrit promptement la portière. Deux yeux le fixaient, comme imprimés dans le rétroviseur central d'où pendait un petit fanion aux couleurs de l'Algérie marqué de lettres en langue arabe.

— La Fac de Droit de Tolbiac, s'il vous plaît ! Il faut combien de temps pour y aller ?

— À cette heure-ci, quinze minutes ! Inch Allah...

Fabien se sentit soulagé, mais d'un soulagement ponctué d'un bémol divin.

Il grimpa dans le véhicule, s'y assit avant de refermer, cette fois délicatement, la porte, dégrafa sa serviette et déposa une pile de feuilles polycopiées sur la banquette. Il n'avait jamais aimé l'Économie. Pourquoi diable imposer une matière comme celle-là à des étudiants de première année de Droit ? Il voulait être magistrat, procureur de la République ! Qu'apporterait donc à l'exercice de ce futur sacerdoce la notion de « flux réel dans une économie non monétaire » ou que savait-il encore ? Sans doute les matières parasites qu'on imposait à tous ceux de sa filière étaient-elles indispensables à leur culture générale, mais elles ne représentaient pour lui qu'une toile de fond sur laquelle il espérait voir se détacher la jolie forme du Droit, la forme idéale du Droit Pur. Mais l'heure n'était pas à la philosophie ni aux récriminations ! Il devait se donner l'illusion de continuer à bachoter, certain qu'il était un peu trop tard pour cela.

Boulevard de l'Hôpital, Place d'Italie... À huit heures moins cinq, il ramassa toutes ses affaires, éparses, les rangea en toute hâte dans son petit cartable de cuir, remit au chauffeur un billet de cinquante francs, le gratifiant d'un « merci, gardez la monnaie ! ».

Il sortit promptement du véhicule, grimpa quatre à quatre les marches du parvis de la cathédrale des temps modernes qui se dressait devant lui, pénétra dans la tour de béton aux murs recouverts d'affiches syndicales, d'autres frappées du sceau de l'anarchie, de notes diverses et de graffiti faisant tout à la fois l'éloge du mouvement punk, de la mort de Dieu et de Jésus réincarné.

Il chercha à la hâte sur le tableau prévu à cet effet l'emplacement de la salle de ses tortures à venir. « Première année de DEUG de

Droit privé, épreuve d'économie générale, deuxième étage, salle F – huit heures trente ». Huit heures trente ? Toujours ce même défaut récurrent chez lui, la confiance en sa mémoire ! Et voilà que ce travers lui avait coûté cinquante francs. Pourquoi n'avait-il pas relu sa convocation ? Cinquante francs pour arriver en avance à une épreuve d'examen incontournable, certes, mais certainement pas désirée, c'était fort de café, tout de même !

Arrivé à l'étage, il s'approcha de la porte de la salle F devant laquelle deux étudiantes discutaient sur un ton extrêmement docte.

— J'ai eu du mal à mémoriser le « tableau des coefficients d'élasticité par rapport au prix », mais je crois que j'y suis enfin parvenue !

Fabien sentit la sueur perler sur son front et préféra s'éloigner de quelques pas. Il était peu probable qu'il apprît quoi que ce soit à leur contact, sinon qu'il avait appris si peu de choses... Après tout, il verrait bien. C'était sa dernière épreuve orale ; avec un peu de chance, il glanerait les huit points qui lui manquaient encore pour s'inscrire en seconde année.

Comme il avait du temps à perdre, il dévisagea les deux jeunes femmes, le verbe « dévisager » étant en l'occurrence tout à fait inapproprié. Que n'était-il pas en ce moment avec elles deux sur une île ensoleillée du Pacifique... Il resta ainsi de longues minutes, assis sur ses talons, et fut tiré de ses rêveries solitaires par une sorte de cri de bête venu, il ne savait d'où, le cri d'une bête humaine, un cri presque articulé : « Qui-veut-passer-le-premier ? »

Il se leva mécaniquement, s'avança tout aussi mécaniquement vers la porte et s'y engouffra sans prononcer le moindre mot. Elle se referma sur lui, dans un grincement sinistre.

— Bonjour !

— Bonjour, Mad... Madame...

— Votre nom, je vous prie !

— Fabien Arouet...

— Est-ce qu'il y a un sujet qui vous intéresse en particulier ? Préférez-vous en tirer un au sort ? « Au sort... ? ». La question le désarçonna tant qu'il se vit prendre, sans réfléchir, l'un des petits papiers pliés en quatre parmi les quinze étalés sur la table. Derrière elle, une femme brune portant lunettes, la quarantaine, séduisante par son côté inaccessible pour qui n'est qu'en première année et, finalement, tellement accessible pour qui n'aurait douté de rien.

Il le déplia et s'entendit lire : « Le passage de l'épargne à l'investissement ».

— Vous avez dix minutes pour vous préparer...

Fabien se leva comme un robot, ramassa deux feuilles blanches déposées à cet effet sur une autre petite table qui se trouvait près de l'une des fenêtres de la pièce, et sortit un stylo-bille de sa poche. La chance était peut-être avec lui. Il se souvenait en effet, pour l'avoir lu quelques minutes auparavant sur le chemin le menant à la faculté, quels étaient les trois emplois de l'épargne : la thésaurisation, l'investissement et le placement. (...) Melchior et Balthazar... Tiens, il lui manquait un Roi mage ! En faisant un petit effort de mémoire, mais aussi d'imagination, peut-être pourrait-il s'en tirer...

Et il s'en tira avec un dix sur vingt peu glorieux, mais non dénué d'intérêts, fruits d'une sorte de placement « pépère » fait par un étudiant, ne reposant que sur ses capacités, pour qui le mot « économie », ironie du sort, évoquait au mieux l'image d'un écureuil.

— Faites entrer le ou la suivante !

Lorsqu'il sortit de sa cellule d'un moment, il fut assailli par une série de « t'es tombé sur quoi ? », auxquels il répondit de manière particulièrement traumatisante pour les curieuses de service.

— J'ai eu de la chance, je suis tombé sur ce qu'il y avait de plus facile : les trois emplois de l'épargne !

Ce sujet – le plus facile – ne tomberait effectivement plus pour personne. La roue avait donc tourné, de ces roues évoquant, de sinistre mémoire, l'affaire Calas.

Il partit donc le cœur léger et se retrouva dans la rue, libéré du poids des remords de n'avoir pas suffisamment travaillé. Son père serait calmé pour les quelques semaines qui le séparaient encore de la rentrée suivante. Que le mot « vacances » sonnait bien à l'oreille !

Il prit un bus qui le rapprocha du centre-ville, puis un autre, et descendit au métro Cité.

Le Palais de Justice dressait toute sa majesté dans la lumière de ce beau matin d'été. Il déambula le long des quais, remonta le boulevard Saint-Michel et s'engagea rue des Écoles. Arrivé devant l'immeuble de la rue Monge dans laquelle se trouvait la résidence familiale, la même depuis quelques générations, il composa le numéro attendu par le digicode qui avait remplacé, peu de temps auparavant, Madame Serclans, l'imposante concierge à moustaches, poussa la lourde porte lui barrant le passage et grimpa quatre à quatre les marches de l'escalier jusqu'au dernier étage.

Arrivé sur le palier, il prit le parti de laisser ses clefs au fond de son sac et sonna de manière chaotique, en reproduisant le SOS de l'alphabet morse.

Ce fut sa jeune sœur, Clarisse, qui lui ouvrit.

— T'es malade ? Grand-Mère s'est rendormie... ! Tu veux la tuer ? Des fois, je me demande qui est l'aîné, de nous deux !

Clarisse regardait son frère du haut de ses douze ans, l'enveloppant d'un regard aussi réprobateur que tendre. L'un et l'autre avaient incontestablement hérité du caractère de leur grand-père maternel, un aventurier de la première heure à ce qu'on en disait. Certains des gènes de l'aïeul expliquaient sans doute le fait que Fabien, après deux ans de préparations militaires, avait fait son « service » dans un régiment de parachutistes, finissant son année

« sabbatique » comme il se plaisait à le dire à l'occasion, avec un grade de lieutenant de réserve.

Clarisse était aussi blonde que son frère était brun. L'un et l'autre avaient en revanche les mêmes yeux marron, profonds, tirant vers un noir intense lorsqu'ils étaient en colère et sur le gris quand ils étaient perplexes. Le mètre quatre-vingts du frère semblait surpassé par le mètre cinquante de sa préadolescente de sœurlette.

— Tu es le portrait craché de Papa ! Tu es toujours en train de récriminer !

— Cool, Bijou ! Mamy ne somnolerait pas à cette heure, si elle n'avait pas fait la nouba cette nuit avec ses copines !

— Mamy ? La quoi... la nouba ? Avec des copines ? Avec sa chaise roulante ! Mais qu'est-ce que tu racontes ?!

— Laisse tomber ! Si ça t'intéresse, sache que le frère à qui tu dois le plus profond respect est maintenant en deuxième année de Droit !

— Majestéeeee... !!!

En prononçant ce « Majesté », Clarisse avait fait une révérence.

— Moque-toi de moi ! Allez, viens ici que je t'embrasse !

— Ça ne va pas, non ? C'est comme ça qu'on attrape des maladies... !

— Petite peste !

Fabien fit mine de se précipiter sur elle, bras tendus, la faisant déguerpir dans un grand éclat de rire... Elle s'enferma dans la salle de bains, puis, ne voyant rien venir, entrouvrit la porte avec prudence, passa la tête dans l'espace vide avant de regarder vainement à gauche, puis à droite. Elle entendit la voix de son pâle poursuivant, qui se trouvait maintenant dans la cuisine.

— Tu sais à quelle heure Maman revient ?

— À midi ! C'est en tout cas ce qu'elle m'a dit avant de partir ce matin...

— Tu n'as pas vu la moutarde ?

— Toujours au même endroit ! Dans le réfrigérateur, en bas à gauche !

Se demandant si la question de Fabien n'était pas un leurre pour l'attirer, Clarisse s'avança prudemment. Le voyant disposer quelques tranches de rosbif sur une longue tranche de pain, elle entra dans la pièce et s'assit en face de lui.

— Comment sont les relations entre Papa et Maman en ce moment ?

— Pas terribles... Papa rentre de plus en plus tard et ils ne se parlent pas beaucoup... Devant moi en tout cas ! Tu crois qu'ils vont... divorcer ?

— Je ne crois pas, mais sait-on jamais ?

— Et s'ils le font, qu'est-ce qu'il va se passer ?

— Pas grand-chose, au plan matériel en tout cas... L'appartement appartient à Mamy, et Papa a le sens des responsabilités... Au pire, il se trouvera une garçonnière dans laquelle il t'hébergera de temps en temps et tu recevras plein de cadeaux de l'un et de l'autre... !

— Une... garçonnière ? Qu'est-ce que c'est ?

— Une sorte de nid pour oiseau mâle...

— ... ?

— C'est grave, alors ?

— Non, petit monstre et puis, je suis là, non ?

— Hum... Je m'en doutais un peu... Ils ne se disputent plus, c'est déjà ça ! C'est à cause d'eux que tu es parti ?

— Oui et non... Arrivé à un certain âge, on doit prendre un peu de recul par rapport à ses parents. Toi aussi, tu auras un jour le besoin de prendre ton envol, c'est comme ça !

— Tu crois que je pourrai aussi sauter un jour en parachute ?

— Rien de plus facile ! Mais ça se mérite ! Tu sauteras avec moi quand tu seras majeure et si tu as ton bac !

— J'en parlerai à Maman !

— Si tu ne veux pas qu'elle essaie de te faire changer d'avis jusqu'à tes dix-huit ans, tais-toi, même si je sais que pour une pipelette comme toi, ça va être très, mais très dur !

— Méchant ! Tu pars en vacances ?

— Je reste ! Je dois gagner de l'argent !

— Tu vas travailler avec Papa ?

— Tu plaisantes ? J'ai essayé une fois et ça m'a suffi... J'avais l'impression d'être un débile profond !

— Et si tu trouves pas ?

— Alors je casserai ma tirelire... !

— Dis-moi... ?

— Oui ?

— Tu vas... te marier ?

— Me marier ?? Mais qu'est-ce que je t'ai fait pour que tu me veuilles tant de mal ?! Et avec qui, bon sang de bois ?

— C'est ce que disait Papy... ! Avec Caroline...

— Caroline ??

— C'est pas ta petite amie ?

— Si..., si... mais est-ce que je te demande si tu as un homme dans ta vie ?

Clarisse baissa soudain les yeux, s'ingéniant avec une certaine roseur sur les joues, à suivre les mouvements d'une mouche qui inspectait la toile cirée. Geste instinctif de séduction en germe.

— Non...

— Comment est-ce qu'il s'appelle ? Je le connais ?

— ...

— J'espère que ses intentions sont nobles !

Fabien éprouvait à l'évidence un malin plaisir à asticoter sa petite sœur. Elle serait sans doute une jeune femme douée d'un grand charme. Pauvres garçons !

— Jean-Pierre...

— Jean-Pierre ? C'est un prénom de vieux, ça ! Il doit avoir au moins dix-sept ans ! Je me trompe ?

— C'est pas un prénom de vieux !!! Il a treize ans...

— Il est beau ?

La question resta sans réponse. Clarisse entendit avec soulagement un cliquetis de clefs derrière la porte du palier. Une jolie femme brune, les cheveux coupés au carré, s'avança au milieu du couloir.

Elle se débarrassa du châle dont elle s'était enveloppé les épaules, avant de le poser sur le fauteuil bas se trouvant près de l'entrée. Elle en fit de même de son sac à main.

— Bonjour, mes Chéris !... Alors ?

— Alors ?... Alors je passe ! J'ai eu de la chance... Figure-toi...

Et Fabien raconta à sa mère de quoi avait été faite sa matinée. Clarisse, se sentant de trop, s'éloigna, les laissant seuls.

— Viens que je t'embrasse ! C'est super, tu sais ! C'est ton père qui va être content...

Un silence se fit, lourd, de quelques secondes. Le regard de Magali semblait se diluer dans une tristesse infinie.

— Ça ne va pas ?

— Bof... Ça n'est pas pire que d'habitude...

— Vous allez faire quoi ? Tu n'es pas obligée de me répondre... Tu sais, je te demande ça comme ça...

— Je pense que nous allons continuer à faire semblant devant les autres. Je ne sais pas pendant combien de temps encore, mais chez les Arouet, on ne divorce pas !

— Qu'est-ce qui t'en empêche ?

Magali regarda son fils d'une manière étrange, comme si de ses yeux de mère elle découvrait tout à coup l'adulte qu'il était devenu. Certes l'avait-elle vu grandir, se transformer, passer du stade de garnement à celui d'officier, mais peut-être le voyait-elle pour la première fois comme un homme, séduisant de surcroît.

— ... Ce qui m'en empêche ? Je ne sais pas... Le poids de la tradition, Clarisse..., Maman..., toi... moi aussi sans doute...

— Tu veux boire quelque chose ?

— Volontiers... Je prendrais bien une vodka orange...

— ... Avec deux glaçons !

— C'est ça !

— Va t'asseoir tranquillement dans le salon, je t'apporte ça tout de suite...

Obéissante, Magali se rendit dans le salon dont les murs étaient lambrissés et s'affala sur le canapé de cuir rouge qui y dormait, repliant sous elle ses jambes après s'être libérée de ses chaussures. Fabien y entra à son tour, les bras chargés d'un plateau.

— Quand se font les inscriptions ?

— Fin octobre, je suppose... Tiens ! J'espère que les proportions sont les bonnes...

Magali trempa ses lèvres dans le liquide orangé, sous les yeux interrogateurs de son fils.

— Elles sont parfaites...

Un silence se fit de nouveau, l'un et l'autre ne sachant comment renouer le fil de la conversation qu'ils avaient amorcée. Elle avait tellement envie de lui parler et lui, tant de questions à lui poser. Ce fut lui, qui reprit l'initiative.

— Qu'est-ce qui a cloché entre vous ?

— Rien et tout à la fois ! Passion, passivité, passif, passé... !

— C'est de toi ?

— Oui...

— Cyrille... enfin, ton père, a une formation scientifique comme tu le sais. Moi, j'ai toujours été une littéraire, une pure littéraire. Notre mariage a été celui du cartésianisme et de l'imagination et je pensais – mais est-ce que j'y pensais vraiment d'ailleurs ? –, que notre complémentarité serait un ciment indestructible, un ciment fait de petits grains de liberté voletant dans deux espaces qui nous auraient été propres, ne nous retrouvant que pour nous abreuver l'un de l'autre... Somme toute, notre histoire est banale, comme le sont toutes les histoires d'amour. Deux jeunes gens s'attirent, qui s'aiment d'amour tendre, puis d'amour fou, à faire un parachutiste... ! Lui veut faire carrière pour construire un nid solide dans lequel elle pourra élever leurs oisillons, et là où le sort est parfois cruel, c'est que ton père au fil du temps s'est davantage intéressé à la solidification du nid qu'à ses occupants.

Je me suis tournée vers vous, en m'éloignant peu à peu de lui. Nous n'avons rien vu venir, sans doute parce que nous ne voulions rien voir. Cette situation sans doute nous convenait à l'un comme à l'autre... Je te laisse tranquille et tu en fais de même, tu ne manques de rien et je peux exhiber mes signes extérieurs de réussite sociale, une famille, un toit, tout cela très « bourgeoisement correct »...

Nous avons réalisé peu à peu ce qui se passait. Le bâtisseur de nid a tué l'amant exclusif qu'il avait été pour moi, tandis que la louve que j'étais devenue avait dévoré dans le même temps la maîtresse. Tu peux imaginer la suite...

— Tu crois que je suis comme lui ?

— C'est difficile à dire ! Tu es un peu comme il était à vingt ans... Comment seras-tu dans une vingtaine d'années, de ça, je n'ai pas la moindre idée... Je crois sincèrement que si nous nous étions un peu rebellés devant l'évolution des choses, si nous avions réagi pour avoir eu envie de le faire, nous n'en serions pas là aujourd'hui...

— Tu l'aimes encore ?

— Je ne sais pas... Ça dépend des jours, des circonstances, de lui, de moi... Il y a tellement de degrés dans l'amour, que ta question est une question à laquelle il est bien difficile de répondre...

— Tu as dit que vous auriez réagi si vous l'aviez vraiment voulu... Tu crois que la volonté est suffisante pour sauvegarder les sentiments ?

— Je le crois, sauf accident de parcours...

— « Accident de parcours » ?

— Quand je dis cela, je pense à la rencontre avec un ou une autre, l'une de ces rencontres qui font naître une passion d'une intensité telle que le reste n'existe plus...

Fabien découvrait la femme qui se cachait derrière sa mère. Qu'aurait-il dit d'elle si, étranger, il l'avait croisée dans la rue ? Ses yeux de fils découvraient une femme en pleine force de l'âge. Il se força à arrêter là ses réflexions fugitives sur le sex-appeal de celle qui lui avait donné le jour.

Leur différence d'âge semblait avoir disparu, comme cela, subitement. Deux amis qui se côtoyaient depuis plus de vingt ans, discutaient ensemble des choses de la vie.

— Si tu avais un conseil à me donner, tu me dirais quoi ?

— ... ?

— Je veux dire « un conseil pour ne jamais devenir un Cyrille bis », sentimentalement parlant, s'entend...

— Un conseil pour ne jamais perdre la femme que tu aimes ou aimeras et faire en sorte qu'elle ne cesse jamais de t'aimer ? Échanger, parler, faire de chaque rencontre une nouvelle rencontre, considérer que rien n'est jamais acquis et qu'il faut la courtiser chaque jour que Dieu fait, rêver, pour pouvoir rêver avec elle... !

— Même dans la cuisine ?

- Surtout dans la cuisine... !
- Qu'est-ce que tu mets dans l'échange ?
- L'échange est très, disons... « personnel », terriblement intime, unique... Il y a autant de manifestations d'échange que de couples...
- Et pour toi, cet échange, ça aurait dû être quoi avec Papa ?
- Là, je ne te répondrai pas, jeune homme ! Cette question, c'est à ton père de me la poser. Chaque fois que tu trouveras une Autre avec qui tu voudras faire un bout de chemin tendant vers l'infini, si tu fais l'effort de lire dans ses yeux ce qui la fait frémir, la terrifie ou l'émeut, alors tu sauras quoi faire, j'en suis sûre... ! Mais pour lire dans les yeux de quelqu'un, encore faut-il y plonger son regard...
- Message bien reçu ! Et si l'autre ne cherche pas, lui non plus, à plonger son regard dans le tien, que fais-tu ?
- Tu l'interpelles pour ne pas laisser le temps à l'indifférence, la mère du silence, de s'installer. Il n'y a rien de pire que le silence...
- Réduire le silence au silence...
- Tu t'es remis à lire, ces temps-ci ?
- Le droit m'a monopolisé... Tu as quelque chose à me proposer ?
- Rien de tel que les romans courtois...
- Je te vois venir : Don Quichotte, Lancelot du Lac, le Bel Inconnu ! Je connais déjà ces lascars-là ! Tu vois que je t'ai tout de même un peu écoutée malgré ma prétendue forte tête... Tu crois qu'être toujours aux genoux de sa belle est compatible avec le statut d'homme ?
- Prends un dictionnaire et regarde au mot « sigisbée ». Il n'y a pas de lumière sans ombre, ni d'ombre profonde sans lumière... La force ne vaut que quand elle laisse s'exprimer cette forme de faiblesse, que je qualifierais pour ma part de « délicatesse »... La

force dépourvue de cette retenue qui fait que le guerrier accepte une soumission relative à la femme qu'il aime, n'est qu'un réflexe animal. Certaines femmes peuvent naturellement être sensibles à la « mâlitude », mais crois-moi, elles ne sont pas légion, ou regrettent le plus souvent leur penchant.

— ... Dans ta logique, la belle n'apprécierait pas cette « mâlitude » chez son esclave mâle... ?

— Provocation... ! Si, naturellement !

— Je vais peut-être lancer la mode de l'amour romantique sauvage... !

— Tu apprends vite ! Quand tu es une femme et que le premier geste du matin de l'homme qui partage ton lit, est de te déposer un tendre « je t'aime » au creux de l'oreille, rien de grave ne peut jamais arriver... Lis ou relis *Cyrano de Bergerac*. Toute question de nez mise à part, il a un profil de guerrier romantique très touchant...

— Admettons que tu aies raison sur ta théorie de l'échange, du romantisme, etc., imagine ceci : une sonnerie de réveil, au petit matin, qu'un homme essaie désespérément d'arrêter en tâtonnant dans l'obscurité. À côté de lui, une forme romantique s'agite, beuglant sensuellement un « Mais, espèce d'incapable, tu peux pas faire taire ce machin !!! ».

Le réveil projeté au sol par un bras vengeur, terrifiant dans son mouvement circulaire – Roland n'aurait pas mieux fait – se tait enfin. Lui cherche désespérément à trouver son oreille à elle sous cet énorme oreiller qu'elle maintient sur sa tête avec une force qu'on pourrait qualifier de « dissuasion ». « Excuse-moi, Princesse, il faut que j'aille travailler... Je t'aime... ! » Elle : « T'as vu l'heure ? C'est ça, bonne journée... et ne fais pas comme hier ! N'oublie pas le pain ce soir, cette fois... ! »

Si ce monsieur a réellement une âme de chevalier servant, il ne manquera pas comme son illustre devancier espagnol d'arborer tout le reste de sa vie une triste figure... !

— Ta caricature n'est peut-être pas si caricaturale que cela, mais je ne vois aucun amour dans l'indifférence affirmée de cette horrible femme... Ce sont les premiers pas qui comptent, parce qu'ils déterminent les suivants. « Rêve pour l'entraîner dans tes rêves ! ». Ne te coupe jamais de l'imaginaire, joue avec lui, sers-t'en pour colorier ta vie et la sienne... Si tu es un jour procureur de la République et je sais que cela arrivera, tu seras, au quotidien, au contact de ce qu'on trouve de plus vil, de plus bas, de plus sordide chez l'être humain, du crime à la dénonciation du crime imaginaire.

Si tu ne poses pas en règle de vie d'aller puiser l'énergie dans le rêve, de te jeter à corps perdu dans des bras parfumés et bienveillants, d'aller te ressourcer sur les îlots virtuels que constitue tout ce que la littérature produit de romans, nouvelles, poésie, théâtre, et je ne te parle pas des autres disciplines artistiques, tu seras un homme aigri, et un homme aigri n'est pas capable de bonheur, ni pour lui, ni pour ceux qui l'entourent. La mélancolie est contagieuse, tu sais, terriblement contagieuse... Rêve, mon petit homme, rêve ! Et ne perds jamais ton âme de chevalier, jamais... !

— Ouah... ! Jolie plaidoirie... Ça faisait longtemps que tu ne m'avais pas appelé « mon petit homme ».

— J'avais peut-être de bonnes raisons pour cela, non ?

— Est-ce qu'on peut dire à sa mère qu'on l'aime ?

— Oui, mais modérément pour éviter de faire couler son rimmel...

Mère et fils n'avaient jamais conversé de la sorte. L'échange dont venait de parler Magali venait de trouver là sa plus parfaite illustration.

Fabien pensa à Caroline. Ne pas éprouver le besoin d'échanger autre chose que des étreintes, n'était-ce pas une manifestation de non-amour ? Caroline était agréable à regarder et peu farouche. Ils dormaient épisodiquement ensemble depuis quatre mois et se

retrouvaient le reste du temps le plus souvent en groupe. Il réalisa à cette occasion qu'ils n'avaient jamais vraiment dîné en tête-à-tête.

Si l'occasion devait se présenter, de quoi parleraient-ils ? Fabien se dit qu'il n'était pas amoureux de Caroline...

— Tu as déjà déjeuné ?

— J'étais en train de me préparer un sandwich quand tu es entrée.

— Comment trouves-tu Clarisse ?

— Écoute, je ne l'avais pas vue depuis mon dernier passage ici... ça doit faire trois semaines maintenant. Je l'ai trouvée plus mature, mais terriblement inquiète...

— À propos de moi et de votre père ?

— Oui... elle se demande si vous allez divorcer...

— Mon Dieu... ! Quel terrible mot dans la bouche d'une petite fille... Je suis désolée...

— Désolée de quoi ?

— Les parents ne devraient jamais être une source de soucis pour leurs enfants !

— Tu regrettes donc de devoir t'occuper de Mamy ?

— Excellent ! Tu es doué, Fabien, très doué... Tu feras un magnifique procureur... !

Ils se regardèrent et se sourirent. Pourquoi le courant ne passait-il pas aussi aisément avec le Docteur Arouet ? Simple question de nature, sans doute, de structuration mentale. « Je sais, donc je suis... ! » La vie de Cyrille, une commode d'époque composée de deux tiroirs, eux-mêmes divisés en compartiments et dans chaque compartiment des boîtes, étiquetées, marquées d'une écriture tracée à l'encre indélébile. La vie de Magali, un meuble aux panneaux inégaux, aux tiroirs truffés d'espaces secrets, une cale sous un pied, mais tellement stable, un meuble né de l'imagination

d'un ébéniste-poète. La vie de Fabien, un meuble fait de ces deux meubles-là...

— À quelle heure rentre Papa ?

— Si j'en crois ses dernières habitudes, il ne sera pas là avant neuf heures... Téléphone-lui si tu as d'autres projets pour ce soir ou va le voir à son cabinet... Je crois qu'il n'en bouge pas aujourd'hui.

— Je vais aller le voir, ça me donnera peut-être l'occasion d'« échanger »... Mais je sais que je m'expose à attendre mon tour derrière des scrofuleux, des phtisiques et autres lépreux !

— Tu exagères, comme d'habitude... Tu sais bien qu'il te fera passer devant !

— Je le sais... !

— Qu'est-ce que tu vas faire de tes vacances ?

— Travailler, travailler et travailler encore, mais hors de question d'aller trier les dossiers de Papa ou de faire l'inventaire de sa bibliothèque. Je préfère être fort aux Halles !

— Bon... je dois aller voir Mamy ! Viens m'embrasser avant de partir !

— Je n'y manquerais pas..., pour rien au monde.

— Et encore bravo... !

Magali se leva, emportant avec elle son verre vide. Fabien se mettrait dès le lendemain à chercher un petit boulot qui l'occuperait deux mois et lui permettrait de gonfler les quelques économies qu'il avait faites au fil des années, en prévision d'une hypothétique année sabbatique consacrée à un tour du monde. Il sacrifierait son après-midi à mettre de l'ordre dans ses affaires.

C'est un grand gaillard détendu et en pleine forme qui entra dans le cabinet du Docteur Arouet. Il était presque treize heures. La salle d'attente était totalement vide. La secrétaire était sans doute allée déjeuner. La porte du bureau de son père était entrouverte. Il frappa doucement sur le bois et, n'entendant aucune

réponse, passa la tête dans l'entrebâillement. Personne. À moins que le dernier occupant des lieux ait oublié de refermer derrière lui. Cyrille se trouvait sans doute dans le cabinet de toilette, lequel servait également de salle d'archives.

Fabien s'approcha doucement et entendit un bruit derrière la porte close.

— Papa ?

Il n'obtint aucune réponse et l'ouvrit, cette fois sans frapper, avant de pénétrer dans la pièce éclairée par un œil-de-bœuf. Il découvrit alors sous une lumière sale, un dos de blouse blanche derrière lequel deux formes étaient croisées, aux allures de mollets. Ces mollets appartenaient à une femme qui, le voyant à son tour, poussa un cri, faisant se retourner l'homme à la blouse. Fabien fit aussitôt demi-tour et se dirigea vers la porte donnant sur l'extérieur.

Il entendit derrière lui un brouhaha, suivi d'un bruit de cavalcade. Une main se posa brutalement sur son épaule.

— F... Fabien ? Qu'est-ce que tu fais là ! ?

Fabien se retourna et se trouva face au plus petit Cyrille qu'il ait jamais vu.

— Excuse-moi... Je ne voulais pas te déranger...

— Je crois qu'il faut que nous parlions...

— Je ne suis plus assez jeune pour que nous parlions ! Tu sais, ta vie privée ne me regarde pas. Rassure-toi ! Je ne dirai rien à qui que ce soit, pour ne rien avoir vu... Je n'aurais pas dû être là.

— Tu ne viens jamais ici, d'habitude...

— Tu aurais préféré que ce soit l'un de tes patients qui fasse irruption dans la pièce du fond, ou Clarisse ? Et je ne parle pas de Maman !

Le ton de Fabien était infiniment plus sec.

— Non, mais...

— J'étais tout simplement venu te dire que j'étais reçu en deuxième année...

- Je suis désolé... !
— D'apprendre que je suis admis... ?
— Tu sais très bien ce que je veux dire... Allons déjeuner, veux-tu ?
— Je viens de manger, je te remercie... Une autre fois...
— Ce soir... ?
— Je suis déjà pris ce soir ! Un soir de la semaine prochaine, pourquoi pas ? Je t'appelle lundi ?
— Ça ne va pas être facile... j'ai une soirée labo lundi...
— Alors, appelle-moi quand tu sauras... Salut...

Cyrille ressentit au fond de lui un sentiment mitigé. Fabien ne raconterait évidemment rien. Une boule, tellement semblable à celles qu'il avait en lui depuis si longtemps, descendit dans sa poitrine. Ces boules finiraient bien un jour ou l'autre par l'étouffer, comme elles étouffaient ses peines, ses doutes, ses peurs et tout ce qu'il avait envie de dire, mais qui ne s'accommodait pas de ses mots.

Le visage de Magali lui traversa l'esprit, la Magali de ses vingt ans. Qu'étaient-ils donc devenus... ?

Cela faisait des années que Fabien et Cyrille ne s'embrassaient plus. La journée qui n'en était encore qu'à sa moitié, était d'une « richesse » inattendue. Trop de richesse aurait sans doute risqué de devenir nuisible.

L'étudiant de deuxième année de Droit se jura de ne pas bouger de chez lui jusqu'au petit matin... à moins que Caroline ne lui fasse un signe, promesse de délicieux câlins.

Chapitre II

Fabien grimpa quatre à quatre les marches de l'escalier en colimaçon menant à la chambre de bonne qu'il occupait au dernier étage d'un immeuble du 3^e arrondissement, rue des Archives.

Depuis qu'il était retourné à la vie civile, il avait eu à cœur de quitter l'appartement familial, malgré les protestations du Docteur Arouet, qui voyait d'un très mauvais œil le fait de ne plus pouvoir le surveiller. Étrange marché que celui proposé par la plupart des parents à leur progéniture ayant passé l'âge de l'obéissance :

— « Si tu veux bénéficier de notre soutien financier, alors il te faudra nous rendre des comptes ! »

Et voilà que le fils prenait le père en flagrant délit d'adultère.

— « Si tu veux bénéficier de mon silence, alors il faudra te montrer coopératif ! ».

Fallait-il respecter le parallélisme des formes ? Si Fabien ne se posait pas même la question, en revanche cette phrase avait-elle traversé l'esprit du praticien, manière inconsciente d'occulter ce qui le préoccupait vraiment, le fait pour lui d'avoir perdu la face et tout autant la main.

Imaginer Fabien en maître chanteur était une manière de rétablir entre eux une sorte d'équilibre. Le crime absous par le crime... Un monde venait de s'écrouler. Cyrille était tombé du piédestal sur lequel il s'était hissé à la force du poignet. Dans le regard de Fabien, il avait lu qu'il ne possédait plus à ses yeux que

le statut de géniteur et qu'il avait perdu à tout jamais celui de donneur de leçons. Son fils avait-il été heurté par ce qu'il avait vu ? Qu'avait-il vu au demeurant ?

Que son père ait une maîtresse, ne le choquait pas outre mesure dans l'absolu... Magali n'avait-elle pas plaidé pour lui une heure auparavant ? N'avait-elle pas parlé d'une « rencontre avec un autre, qui fait naître la passion d'une intensité telle que le reste n'existe plus... » ? Avait-elle parlé pour elle ou pour lui, qui n'en aurait pas été à son coup d'essai ?

Ce qui le choquait le plus était sans doute la « manière ». Voir cet homme qui lui avait si souvent rappelé qu'il avait un rang à tenir, le pantalon ramassé sur les chevilles, des mollets entourant sa taille, se comporter comme le dernier des soudards, représentait un spectacle affligeant. Quel coût peu glorieux... Le respect de l'autorité ne supportait pas l'hypocrisie...

Parvenu au palier ouvrant sur un couloir étroit envahi par les courants d'air, Fabien s'avança vers la porte se trouvant au fond, aussi usée que ses cinq sœurs de bois, engagea sa clef dans le verrou doré qui lui donnait un air de cyclope, et entra.

La pièce mesurait à peine plus de cinq mètres sur quatre. Une fenêtre étroite, donnant sur le pignon de l'immeuble voisin, y faisait tout de même pénétrer un peu de cette lumière d'été parisien. Un lit à une place de style Empire était adossé au mur de droite, faisant face à un petit lavabo écaillé, surmonté d'une glace piquetée. Une armoire à glace de la même couleur acajou que le lit, mais d'une autre facture, moins impériale, s'efforçait à grand renfort de clins d'œil lumineux, de faire paraître la chambrette plus grande qu'elle n'était en réalité.

Des étagères faites de planchettes reposant sur des briques superposées accueillaien de nombreux livres. Des papiers gisaient sur le sol, symboles épars d'une première année d'études venant de rendre l'âme.

Fabien ramassa ces témoins d'un passé récent et studieux et les enfourna dans le grand sac de sport bleu qui attendait patiemment sous le lit. Le papivore qui se trouvait dans le cabinet de son père leur rendrait les derniers honneurs. Son père. Honneur.

Il ouvrit sa serviette et en extirpa les documents qui s'y trouvaient, qu'il jeta à leur tour, pêle-mêle dans le sac. Une « chose » attira son regard. Une enveloppe brune ne portant ni timbre, ni cachet et qui ne faisait pas partie de ses avoirs connus. L'enveloppe était décachetée.

Ne sachant pas d'où elle venait, il s'apprêtait à l'ouvrir quand il entendit que l'on frappait à sa porte. Il arrêta son geste, se leva et posa nonchalamment l'objet sur la pile de codes rouges qui se trouvait au pied de son lit. Une fois la porte ouverte, il découvrit, se découpant dans l'embrasement, l'occupante de l'une des chambres voisines, une jeune femme de vingt-cinq, vingt-six ans dont il n'avait jamais bien su qui elle était ni ce qu'elle faisait.

Elle était brune, cheveux coupés à la garçonne et ne portait aucune marque de maquillage. Un pull-over étroit lui moulait une poitrine comprimée. Un jean noir dévoilait des cuisses fines, joliment dessinées.

— Bonjour ! Je ne vous dérange pas au moins ? Je peux entrer ?

— Si vous mettez les patins, pourquoi pas ?

Elle lui sourit. Une cigarette inviolée se trouvait au coin de ses lèvres.

— Est-ce que vous auriez du feu, par hasard ?

— Je ne fume pas...

— Oh ?!

— Mais ça ne veut pas dire que je ne suis pas pyromane...

Rassurez-vous, j'ai toujours un briquet avec moi.

Il sortit de sa poche un briquet argenté, s'approcha de la jeune femme, actionna la molette et tendit vers elle la flamme qu'il venait de faire naître. Elle aspira une bouffée, profondément, qui fit

s'embraser l'extrémité de sa gitane, avant d'en rejeter la fumée dans la direction de son vis-à-vis.

— Je peux rester quelques instants ?

— Déjà ?

Ils se sourirent.

— Vous parlez en langage codé ?

— Cela m'arrive, pourquoi ?

— Cette fumée que vous venez de me souffler au visage...

— C'est un simple accident, mon Cher, un simple accident...

— Comment vous appelez-vous ?

— Chantal, Chantal Barille... Et toi ? On peut se tutoyer, non ?

— Arouet, Fabien Arouet...

— Tu nous la joues à la Bond ?

— Qu'est-ce que tu fais dans les parages ?

Ils se regardèrent et se sourirent de nouveau. Leur conversation commençait sous le signe de la plus parfaite platitude.

— On recommence ?

— On recommence ! Je t'ai aperçu à plusieurs reprises dans l'arrière-cour. Je garde des gamins le plus clair de mon temps, sauf aujourd'hui, et comme je commençais sérieusement à m'ennuyer, quand j'ai entendu du bruit sur le palier et que j'ai vu que c'était toi, je me suis dit que ça me donnerait peut-être l'occasion de parler un peu...

— Hum... Tu t'es dit « Voilà le beau gosse qui vient de rentrer... Allons donc lui faire un brin de causette... ». Tu as bien fait ! J'espère que je serai à la hauteur de tes envies !

— Amusant ! Tu as quelque chose de prévu, là, maintenant ?

— Non, rien de particulier, juste un peu de rangement. C'est tellement petit, ici, que tu te laisses vite envahir. Je ne compte pas y passer plus d'une heure. Aurais-tu envie de t'immerger dans la

civilisation ? Tu n'as pas envie d'aller boire quelque chose quelque part ?

Fabien n'avait à l'évidence aucune envie de rester en tête-à-tête avec sa charmante voisine, la petitesse de la pièce incitant davantage à la position couchée qu'à celle assise, ou debout.

La jeune femme l'observait en silence, bien campée sur ses deux jambes... Peut-être ne voulait-il tout simplement pas être tenté.

Cette fille à bien y regarder avait tout de même quelque chose d'attrayant.

— Avec plaisir ! Je peux t'être utile à quelque chose ?

— Fais comme tu le sens... !

Chantal ouvrit la fenêtre, laissant entrer la chaleur de l'extérieur, ramassa les livres jonchant encore le sol et entreprit de les ranger sur les rayons.

— Tu as un balai ou un aspirateur, ici ? Tous ces moutons, c'est effrayant !

— Non, et c'est pour ça qu'il y en a autant ! Laisse tomber... Ça n'a aucune espèce d'importance...

— Comme tu voudras !

— Attends, attends... Je disais ça comme ça... Si tu as, toi, un balai ou un machin électrique à portée de mains et si ça te fait plaisir, alors n'hésite pas... !

Elle sortit, emportant avec elle son sourire, et revint quelques instants plus tard avec un petit aspirateur.

— Compte tenu de l'exiguïté de ton palais, le troupeau va être éradiqué en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire !

Ce qui fut fait comme cela avait été annoncé.

— Qu'est-ce que je fais de ça ?

Chantal brandissait l'enveloppe qui était sortie de l'esprit de Fabien. Il se contenta de tendre la main vers elle.

Elle la lui remit et le vit en tirer un document. Le laissant à sa lecture, elle poursuivit son ménage de fortune.